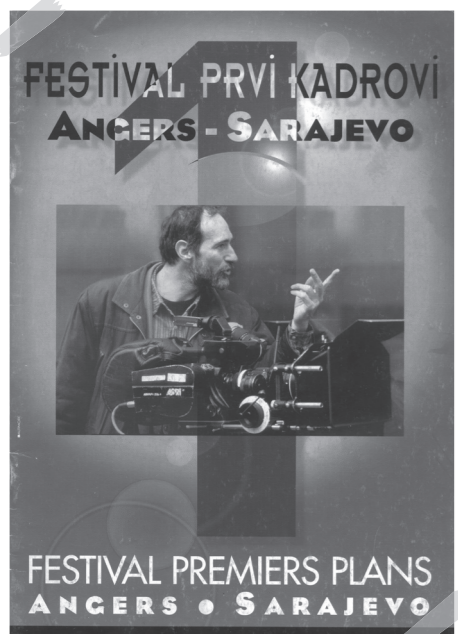


1 | Premiers Plans et les étoiles du cinéma européen

Jeune et européen sont les maîtres-mots du festival et cette 8^e édition n'échappait déjà pas à la règle. Premiers Plans proposait alors une série de 160 courts et longs métrages et, en compétition, 51 premiers films de cinéma européens. Le palmarès 1996 témoignait de la volonté du jury, présidé par le directeur de la cinémathèque suisse, Freddy Buache, d'étendre L'Europe de l'Atlantique à la mer Caspienne.

Une édition qui se révéla en effet riche et cosmopolite, à l'image de la ville où le festival avait choisi de s'exporter, quelques mois plus tard : Sarajevo. Une initiative particulièrement symbolique à l'heure où le conflit bosniaque s'achevait.

En marge de la compétition, des «leçons de cinéma» et des lectures de scénarios, cette année 1996 a été marquée par un double hommage : l'un consacré à la politique «jeunes auteurs» de la chaîne de télévision Arte et l'autre, via une rétrospective revigorante, rendu au cinéma d'animation européen.



L'affiche du festival exporté à Sarajevo

Le grand prix à «Yarasa»

Le prix du public est revenu au film français «Mémoires d'un jeune con» ou l'autobiographie de Patrick Aurignac, ancien braqueur qui après 6 ans de détention se lança dans le cinéma.

Cette édition fut aussi l'occasion de découvrir en avant-première le très convaincant «L'âge des possibles» de Pascal Ferran ou encore «A close Shave» de Nick Park, un épisode de «Wallace et Gromit» plus déroutants et allumés que jamais : entre pastiche du mélodrame hollywoodien et précipité surréaliste.

Autres bonnes surprises : le troublant «Guiltrip», premier film irlandais de Gerard Stembridge, sur la désertion conjugale et «B. L'amour plus froid que la mort» de Canan Gerede ou la dénonciation sociale des frustrations d'un pays, la Turquie, masquée derrière le mélodrame. Efficace et virulent.

Mais la grande découverte de cette année 1996 a été le film «Yarasa» («La chauve-souris») de l'Azerbaïdjanais Ayas Salayev. Un film proposant une réflexion lyrique et songeuse sur l'art et la mort, une méditation sur le cinéma à travers l'histoire d'un vieux professeur qui se perd pour une femme. Le public découvrait ainsi un cinéma propre à l'ex-URSS : beau, lent et grave. Une histoire symbolique et incroyable comme celle de son auteur : «Moi qui mets parfois des années à écrire un film. J'ai accouché du scénario de Yarasa en deux heures, dans la cour de ma maison à Bakou, au moment où ma femme mettait mon fils au monde». Une histoire à laquelle le jury ajouta un chapitre en lui décernant le grand prix du festival.

«Premiers plans à Sarajevo : un défi»

Dévoiler l'avenir en se raccrochant à la mémoire et prendre le cinéma comme remède à l'oubli, autant de défis que



Wallace et Gromit à l'affiche de la 8^e édition

Premiers Plans a su relever. Sans rejeter les règles de la compétition, le festival se veut d'abord pédagogique et généreux. Un cap qui l'orienta en juin 1996, à Sarajevo. Le festival exprimait ainsi sa fidélité à l'idée européenne de diversité culturelle et linguistique dans la riche capitale, qui fut durant presque quatre ans le lieu de son anéantissement programmé. Il s'agissait aussi pour le festival angevin de lutter, à sa mesure, contre les tentations monopolistiques du cinéma américain de s'imposer dans les salles bosniaques fraîchement rouvertes.

Les «étoiles», c'est ainsi qu'on appelait à Sarajevo ces trous creusés par les obus comme autant de stigmates. Premiers Plans fut en cette année 1996, le moyen pour les Sarajéviens de retrouver le temps d'un film, peut-être, un autre sens du mot étoile.

Thierry Deshayes



DÉCOUPAGE

Lumière sur Raoul Servais, le père de l'animation belge

Premiers pas... à Premiers Plans «Bonne nuit» pour un cauchemar

Rétrospective Premiers Plans et les étoiles du cinéma européen

Directeur de publication : Xavier Massé • **Chef de projet :** Magali Prodhomme-Allègre • **Directeur artistique :** Alexis Desjeux • **Crédits photos :** Fotolia, Répliques, Festival Premiers Plans • **Impression :** Hexa Repro • **Rédaction :** Valentine Vermignon, Thierry Deshayes, Aurélien Jousset, Aurélie Beaudet, Noémie Monneray, Marie Colucci, Nicolas Pineau, Kathleen Chotard, Lucie Bernet-Caraman, Guillaume Chauvigné, Violaine Godet, Anne-Hélène Billard • **Mise en page :** Pierrick Devanne, Romain Ménard, Jocelyn Drochon, Cécile Marty (étudiants de l'ISCEA) •

((RENCONTRE AVEC...))

Christian Volckman esquisse un futur en noir et blanc

Dans le cadre des Cités du Futur, le festival Premiers Plans recevait Christian Volckman, le jeune réalisateur du film d'animation «Renaissance» (2006). Entièrement réalisé en noir et blanc, ce thriller futuriste se situe en 2054 et raconte l'enquête menée par Karas pour retrouver Ilona Tasuiev, une scientifique enlevée à Paris pour contrer ses recherches sur l'immortalité.

Pour «Renaissance», Christian Volckman dit s'être inspiré d'un cinéma qui lui est cher : «Le noir et blanc est un choix esthétique qui renvoie à l'expressionnisme allemand de Fritz Lang avec Métropolis. C'est un cinéma auquel j'ai voulu rendre hommage». Passionné qu'il est, Christian Volckman multiplie alors les références cinématographiques : Fritz Lang donc, mais aussi le cinéma russe d'Eisenstein, le polar américain des années 50 ou encore «Blade Runner» de Ridley Scott.

Paris comme décor

Selon Christian Volckman, Paris était la ville idéale pour l'action de son film : «C'est une ville moyenâgeuse.» explique-t-il. «Elle est complètement inadaptée à la modernité : il y a trop de



Christian Volckman, l'un des grands espoirs du cinéma d'animation français

voitures, les Parisiens sont tous stressés... On ne touche pas au côté musée de Paris. Cette ville est une référence touristique mondiale et en faire une Métropolis, une énorme cité délirante en utilisant l'architecture que l'on connaît, est un jeu intéressant.»

Le réalisateur s'est aussi posé des questions sur les angoisses actuelles de l'Homme : «Les obsessions de la sécurité, de l'isolement, de la surpopulation... L'image aussi occupe une place très importante avec tous ces écrans et ces caméras. C'est

un peu Big Brother. Et puis l'Homme veut acquérir un pouvoir divin : l'immortalité. Il y a un côté tragédie grecque. L'Homme devient Icare, il essaie d'accéder au Soleil. Mais sa condition fait qu'il est mortel.»

«Renaissance» a ouvert des portes à Christian Volckman. Il dit avoir exploré la partie picturale du cinéma et souhaite se tourner vers des projets plus personnels, cette fois-ci en prise de vue réelle.

Aurélien Jousset et Romain Ménard

((A LA CROISÉE...))

Rendez-vous avec Nanni Moretti



«Je connais très mal Nanni Moretti. Je crois que je n'ai jamais vu un de ses films. J'ai retenu la figure d'un cinéaste, d'un réalisateur qui a réussi à maîtriser à la fois son engagement politique et sa place en tant que cinéaste, sans tomber dans le manichéisme ou dans la production de films à thèse. C'est un équilibre difficile. Ce qui m'a donné envie de me procurer ses films.»

Nathalie, 53 ans, Le Pecq



«Moretti est un cinéaste italien entre deux générations : les anciens, des cinéastes engagés en Italie, et les nouveaux que l'on connaît assez peu. J'ai surtout vu ses films récents comme «Le Caiman». Il a dit qu'il fallait être méfiant vis-à-vis des films ayant un message politique ou idéologique et qui évacuaient le problème de l'esthétique. J'ai trouvé ça assez juste.»

Christophe, 50 ans, Angers



«J'ai vu «La Messe est finie». C'est très intéressant de rencontrer quelqu'un de cette envergure qui parle de ses films. Ce qui m'intéresse c'est sa vision de la société. Il s'est préoccupé de la politique. Le sujet est d'actualité avec Berlusconi. Nanni Moretti était capable de critiquer quand il y avait les mouvements de gauche. Il ne suivait pas le courant.»

Patrice, 49 ans, Poitiers

((LUMIÈRE SUR...)) Raoul Servais, le père de l'animation belge

En cette édition 2009 du festival Premiers Plans, Raoul Servais a été choisi pour présider le jury animation. Fondateur de la première section «Animation» dans l'enseignement artistique européen à l'Ecole des Beaux-Arts de Gand, le réalisateur belge apparaît comme un choix judicieux pour occuper ce rôle.

Depuis sa première création en 1960, les films de Raoul Servais se suivent mais ne se ressemblent pas. On disait d'ailleurs à propos de lui : «Il n'y a pas un Raoul Servais, il y en a une douzaine !». En effet, le cinéaste belge a toujours donné la priorité au contenu de ses films : «Je cherchais toujours un style qui s'adapterait au mieux au scénario» explique-t-il avant d'ajouter : «Pour moi, ça ne posait aucun problème de m'adresser à un autre artiste lorsque j'estimais mes propres qualités de dessinateur insuffisantes». Les différences de style entre les films de Raoul Servais s'expliquent ainsi par le nombre d'artistes ayant collaboré avec le réalisateur belge.

Raoul Servais a exploré une multitude de sujets à travers ses films d'animation, dont l'«underdog», qui fait figure de personnage récurrent. Le réalisateur précise : «Il s'agit de ceux qui sont repoussés par la société comme les mendiants ou les handicapés». La haine



Raoul Servais, le Président du jury «Animation»

envers tout aspect dictatorial est aussi un sujet qui lui est cher : «Chromophobia était une réaction tardive par rapport à mon expérience personnelle durant la seconde guerre mondiale, quand la Belgique a été envahie par les nazis. C'est ma propre révolte que j'ai exprimée à travers ce film». Un film toujours d'actualité, selon Raoul Servais, au regard des nombreuses dictatures dans le monde.

Mélangeant prises de vue réelles et animation, «Harpya»

fut couronné en 1979 d'une Palme d'Or au Festival de Cannes. Pour le lauréat, ce fut sans aucun doute le film le plus difficile à réaliser : «Je n'avais pas les moyens financiers d'aller dans les studios de Londres. J'ai dû bricoler un système pour introduire mes personnages. Ce bricolage a fonctionné mais il n'était pas pratique car il demandait du temps et ne pouvait être utilisé que par une seule personne. J'étais un peu l'homme-orchestre et cela m'a épuisé». Souhaitant continuer dans cette voie, Raoul Servais a inventé la «Servaisgraphie», un procédé rendant le mariage des deux cinématographies plus simple et plus rapide.

Illustre pionnier de l'animation européenne, Raoul Servais regorge de projets. Il compte réaliser un nouveau film dans les prochains mois et écrit actuellement un scénario pour un long-métrage.

Aurélien Jousset, Nicolas Pineau et Jocelyn Drochon

((PREMIERS PAS A PREMIERS PLANS))

«Bonne nuit» pour un cauchemar

Le visage angélique, des yeux bleus malicieux, Valéry Rosier est un jeune cinéaste en compétition officielle dans la catégorie Courts-métrages européens. Loin des contes pour enfant, «Bonne nuit» explore les dimensions destructrices du mensonge au sein d'une famille.



«J'aime aller à la rencontre des gens et j'ai l'impression que le cinéma permet cela.»

Diplômé d'une école de commerce, le jeune réalisateur belge s'accorde une année sabbatique et s'essaie au 7^e Art. C'est en montant sur les planches aux côtés d'amateurs que la réalisation prend tout son sens. «J'avais toujours envie de dire quelque chose et comme ce n'était pas mon rôle, j'ai décidé de faire du cinéma». Dans la lignée du réalisateur autrichien Ulrich Seidel, Valéry Rosier aime le cinéma mêlant documentaire et fiction. Il met en scène, dans «Bonne nuit», le secret qui ronge un père de famille confronté à des difficultés financières. Le cinéaste s'interroge sur le rapport à la paternité ou comment refléter une image respectable devant ses enfants. La caméra devient alors complice de cet homme obligé de vivre dans sa voiture, son dernier refuge. Un scénario malheureusement d'actualité. «Nous sommes la génération 1000€. On peut vite se retrouver à la rue pour une connerie» souligne le cinéaste.

Pour Valéry Rosier, être sélectionné pour la seconde fois à Premiers Plans est un véritable honneur. «Que Nanni Moretti, Jeanne Moreau et Claire Denis aient vu mon film, pour moi c'est waouh !» s'enthousiasme ce jeune cinéaste belge. Ce qui l'anime également, c'est d'être présent à la projection de son film. «J'aime bien sentir le public réagir. C'est essentiel car c'est pour lui que tu fais un film». Un public qui pourra bientôt découvrir son prochain court-métrage réalisé en Europe de l'Est, terre de son grand-père.

Valentine Vermignon, Guillaume Chauvigné et Noémie Monneray

((LA PHOTO DU JOUR))



Claude-Eric Poiroux devant les magnifiques photos de Sandrine Jousseume

HORS CHAMP

Bibliothèque ouverte

L'association Atmosphère 53 était présente pour la projection du film «Sous la peau de la ville» de Rakhshan Bani-Etemad. Présente depuis 20 ans en Mayenne, elle tend à promouvoir le cinéma d'Art et d'essais. Dans ce cadre, elle a donné naissance au festival «Reflets du cinéma», dont la prochaine édition sera consacrée du 10 au 24 mars au cinéma iranien. La thématique, toujours en lien avec la géographie, n'est pas anodine. Elle repose sur un cinéma riche, une histoire forte, des personnes envoûtantes et un contexte géopolitique singulier. Willy Durand, responsable de

l'animation, est honoré de pouvoir participer pour la deuxième fois à Premiers Plans. L'objectif : valoriser un cinéma d'auteur souvent méconnu. «Sous la peau de la ville» est un film emblématique pour au moins deux raisons. D'une part, Rakhshan Bani-Etemad est une cinéaste brillante, porte-parole du cinéma iranien. D'autre part, son cinéma aborde les problématiques clés d'un Iran en pleine mutation entre tradition et modernisme. «Cette réalisatrice courageuse évoque quatre dérives de l'Iran» confie Alain Brunet, spécialiste du cinéma iranien. Le gigantisme de la mégapole Téhéran est au cœur du film. La ville devient alors, un personnage à part entière. Le problème de la drogue est soulevé. La thématique des

enfants fugueurs, «qui sont plus de 70 000» à Téhéran souligne Alain Brunet, est incarnée par le personnage principal Abbas. La condition des femmes est incarnée à la fois par la mère courage, fidèle aux traditions et par la fille moderne, émancipée. L'association se bat pour montrer un «cinéma vérité», proche d'un Iran en bouleversement. «Pour apprécier la programmation iranienne, ne vous enfermez pas dans vos préjugés et profitez d'un regard neuf sur l'Iran» conseille Alain Brunet. L'occasion pour l'association Atmosphère 53 de revenir sur un cinéma émouvant, illustration universelle de la condition humaine moderne.

Lucie Bernet-Caraman, Kathleen Chotard et Pierrick Devanne